

## **Concept(s) et Fiction(s)**

### *Éditorial*

La pensée scientifique et rationnelle a écarté l'explication mythique du monde et le recours à ses fictions : la pensée conceptuelle aurait ainsi progressivement conquis et éclairé les terres auparavant livrées à l'ombre de l'imagination. En sorte que le concept et la fiction seraient deux façons rivales de s'appropriier un même domaine, et de ce fait s'excluraient mutuellement. Pourtant, si le concept peut ainsi apparaître comme l'autre de la fiction, force est aussi de constater que tous deux nouent ensemble des liens étroits, s'entremêlant pour tisser la trame complexe d'une pensée, entretenant une relation moins évidente qu'il n'y paraît. Rares en effet sont les écrits scientifiques qui, au cours de leur cheminement rationnel, ont pu faire l'économie de ce que l'on appelle les « expériences de pensée », c'est-à-dire qui ont pu résister à emprunter la voie de la fiction. Faut-il comprendre ce passage par la fiction comme un détour nous faisant quitter le chemin de la rationalité ? Ce serait une façon d'y lire une rivalité retrouvée, l'imagination prenant soudain le pas sur l'abstraction – et la fiction venant, dans la trame de la pensée, recouvrir ou supplanter le concept. Mais on pourrait aussi penser ce recours à la fiction comme le moyen, non plus de quitter, mais d'aménager le chemin rationnel et de le rendre possible, la démarche conceptuelle venant chercher dans la fiction les outils permettant de poursuivre en dépit des obstacles rencontrés – ce serait par exemple, face à l'abîme de la contingence de ce monde, s'aider de la fiction pour construire ou consolider un pont permettant de continuer à penser en termes d'universalité et de nécessité. En d'autres termes, quelle est la fonction de la fiction dans un discours conceptuel ? Cela implique au fond de se demander si la fiction est simplement du côté de l'imagination ou si elle n'est pas, plus profondément et plus secrètement, au service de l'entendement et de la raison mêmes ; et, plus généralement, cela nécessite de repenser la nature des concepts et des fictions à l'aune de leur relation.

Repenser les relations entre concept(s) et fiction(s), tel était l'objectif que s'était donné en avril 2012 le colloque Jeunes Chercheurs de l'Université Paul Valéry<sup>1</sup> dont nous publions ici les actes. En voici une présentation succincte.

---

<sup>1</sup> Ce colloque s'est tenu les 5 et 6 avril 2012 à Montpellier. Il a été organisé par Joan-Antoine Mallet, Florence Daupias d'Alcochete, Julien Peronnet et Vincent Taissère.

Le fait que l'essor historique de la science s'origine dans l'exclusion du fictionnel, ne peut-il, paradoxalement, nous renseigner sur leur corrélation secrète ?

L'article de Christopher Lapierre jette une première lumière sur ce paradoxe, en présentant une modalité de pensée élaborée par Merleau-Ponty, caractérisée comme *pensée non conventionnelle*, dont l'une des caractéristiques est qu'elle vient inquiéter l'opposition classique entre imaginaire et réel. C'est en particulier la poésie qui constitue le lieu privilégié d'expression de cette forme non conventionnelle de pensée, en tant qu'elle peut donner à voir le travail du sens *endeçà* de son établissement conceptuel.

L'article de Mathieu Messenger, comme une interrogation complémentaire à la précédente, s'attache à son tour à étudier le tressage entre le conceptuel et le romanesque dans l'œuvre de Roland Barthes, deux catégories qui semblent *a priori* s'exclure. Interrogation riche d'enseignements, en tant qu'elle opère un renversement de perspective. Si la question de l'usage de la fiction à des fins conceptuelles est posée par le discours philosophique depuis Platon et son utilisation des mythes, se voit ici posée celle de l'usage du concept à des fins fictionnelles.

Plus encore, on peut se demander si l'activité conceptuelle, qui donne sa pierre de touche à l'édifice théorique de toute science, n'est pas en partie guidée et orientée par un mode d'intuition qui serait semblable à celui de la fiction. Nous retrouvons, dans le domaine des sciences humaines et notamment de l'Histoire, l'idée que la fiction n'est pas que l'*autre* du concept.

La réflexion de Frédéric Blondeau propose ainsi, par le biais d'une lecture parallèle de la *Poétique* d'Aristote et du *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* de Rousseau, d'interroger le statut particulier des discours visant à caractériser les actions humaines. L'enjeu est de montrer comment, dans le champ de l'Histoire, la production de *fictions conceptuelles* est une condition nécessaire de l'élaboration d'un savoir.

L'article d'Ariane Revel explore quant à lui une démarche en contrepoint, en se proposant d'étudier ce qu'elle appelle les « fictions prospectives », en particulier dans les projets politique de Diderot et de Rousseau. Il n'y est plus tant question de porter le regard sur les modalités de constitution de l'Histoire passée, que de se concentrer sur les rapports entre concepts philosophiques, fictions et possibilités historiques. L'articulation entre concept et fiction est alors prise par son autre versant, celui de la *représentation de l'avenir*.

Pierre Fasula propose une réflexion sur l'expérimentation mentale en partant d'une lecture de Musil ; en établissant un dialogue avec la pensée de Wittgenstein, il analyse cette fois *l'utopie* comme un usage particulier de la méthode des variations mentales empruntée à Mach.

Enfin, l'article d'Elvia Olive, appliqué au champ littéraire, se pose précisément la question de savoir si, dans son *Merlin L'enchanteur*, Edgar Quinet tente d'effectuer une saisie historique et rationnelle de la littérature du Moyen Age, ou bien si l'ouvrage lui-même a pour ambition d'être à son tour une œuvre de fiction, qui viendrait alors combler le manque de ce qu'il intitule le « Poème-roi », œuvre équivalente, pour le Moyen Age, à celle d'un Homère pour l'Antiquité.

Mais la question du rapport entre concepts et fictions ne se cantonne pas aux sciences humaines. Elle se pose également en termes de théories de la connaissance. Quel que soit le savoir qu'il s'agit d'élaborer, lorsqu'il est question d'interroger la pertinence des concepts qui nous servent à expliquer le réel, peut-on faire l'économie d'une méditation sur la nature artificielle de ces outils ?

Ainsi l'article de Thomas Camus emprunte-t-il les voies de la psychologie cognitive, et en particulier celle de la notion d'*affordance*. Il s'agit de montrer comment une certaine forme de fiction pragmatiste peut venir informer, au sein de l'expérimentation scientifique elle-même, les concepts scientifiques qui en découlent.

Cette question de l'artificialité de nos concepts se voit reformulée logiquement par l'article de Mathieu Gallais. Il propose en effet une interprétation fictionnaliste de la notion de modèle scientifique, en particulier à travers la logique modale, telle qu'élaborée par Jaakko Hintikka. Il est question d'interroger le rapport entre un modèle, purement théorique, qui ne se réalise jamais en tant que tel dans la réalité (pensons à la description d'un corps, par exemple, en physique, qui serait dit purement sphérique) et son application concrète. Quelles sont les conditions d'applicabilité d'un tel modèle ? En un mot, comment le conceptuel s'arrache-t-il à ce que l'on peut estimer être la *fictionnalité*, pour acquérir une forme d'applicabilité concrète ?

C'est alors, plus profondément peut-être, la question sceptique qui taraude toute science en son fond, qui peut être mise au jour. C'est la question que se propose de traiter Benoît Gide. Il s'agit d'interroger, à travers une lecture serrée de Reid, la pertinence de la position sceptique généralisée, de manière à pouvoir discriminer entre ce qui relève du conceptuel et du fictionnel, entre les entités existantes et les entités inexistantes. Il y est question de localiser, avec Reid, la source du

scepticisme à l'égard du monde extérieur. Notamment parce qu'il devient, par l'intermédiaire de Descartes, un paradigme prégnant de la réflexion sur la connaissance. Il en identifie l'origine dans ce qu'il caractérise comme le dogme du « système idéal », ou « théorie des idées ».

Intervenant à l'interface du théorique et du pratique, l'article de Samuel Lépine qui clôt ce numéro propose un éclairage sur la construction sociale des émotions. Il s'agit précisément de se demander si elles ne relèvent pas du régime de la fiction, en cela qu'elles reposeraient sur des croyances d'autant plus efficaces qu'elles ne seraient pas perçues comme telles, opaques à l'agent social lui-même, fruits des échanges sociaux et institutionnels.

Florence Daupias d'Alcochete et Julien Peronnet